

Une partie d'échecs



LA séance du tribunal révolutionnaire venait de prendre fin.

Le public massé sur les bancs de la salle faiblement éclairée par des quinquets fumeux se pressait en hâte vers la sortie.

Les condamnés, une douzaine d'aristocrates suspects de conspirer contre la nation, avaient été reconduits dans leurs cellules, accompagnés des vociférations de la foule avinée qui n'interrompait ses cris que pour chanter un des ignobles refrains populaires en vogue.

Seule, assise au premier rang du prétoire, une jeune fille, presque une enfant, ne semblait pas se douter que l'heure de partir était sonnée.

Perdue dans une rêverie douloureuse, les yeux vagues, les lèvres contractées comme pour retenir des larmes prêtes à s'échapper, elle était indifférente aux bruits et aux chansons.

— Allons, citoyenne, s'écria près d'elle un sévère gardien, il faut t'en aller. Tu pourras revenir demain tout à ton aise, si tu te sens un goût aussi prononcé pour le spectacle qui se donne ici... Mais, pour aujourd'hui, c'est fini.

— Tu as raison, citoyen ! et je te pris d'excuser ma distraction. Je me suis oubliée à réfléchir, et je n'ai pas vu que mes voisins partaient.

— Il faut vraiment que tu sois sourde comme une prison, car ils ont assez fait de tintamarre avec leur *Carmagnole* et leur *Cà ira*.

— Non, je n'ai rien entendu... j'avais dû m'assoupir... et je me sauve maintenant que me voi à réveillée. Au revoir, citoyen porte-clefs.

— Au revoir, citoyenne dormeuse ! Et vive la nation ?

— Vive la nation !

La nuit s'étendait sur la ville, mettant sur toutes choses son voile de mystère et de recueillement. A peine entendait-on, sur le pavé sonore, le bruit des roues d'un cabriolet attardé ; dans le lointain, le roulement des tambours d'une patrouille qui regagnait le poste de sa section indiquait aux habitants que les patriotes veillaient sur leur repos.

Les quais étaient déserts.

La jeune fille alla s'accouder un parapet du pont, et la tête dans ses mains, elle s'absorba dans la contemplation du fleuve noir et houleux.

Soudain, une main se posa sur son épaule. Un homme enveloppé dans les plis d'un manteau était devant elle.

— Il n'est ni sain ni prudent de rêver ainsi en face de la Seine, Mademoiselle, lui dit l'inconnu. L'heure est tardive et les rondes des gardes nationaux très fréquentes dans le quartier. C'est le moment de rentrer chez soi...

— Chez moi... toute seule maintenant !...

Et de larges pleurs qu'elle essayait en vain d'empêcher de couler s'échappèrent des yeux de l'enfant.

— Vous pleurez ? reprit l'inconnu, vous êtes bien jeune pour être aussi désespérée ! Pourquoi... à l'époque où nous vivons !...

— Je suis si malheureuse ! Mon bien-aimé père vient d'être condamné à mort, et demain au petit jour !...

Mais les sanglots qui l'étouffaient l'empêchèrent de terminer sa phrase...

— Pauvre petite ! Je comprends votre douleur et j'y compatis. Quel était donc le crime commis par cet infortuné pour qu'il soit si terriblement puni ?

— Aucun, sinon celui d'être noble, et d'avoir été fidèle à Dieu et au roi jusqu'à la fin. Voici son histoire :

Je m'appelle Gisèle de Verteuil. Mon père, dernier marquis de ce nom, était attaché, en qualité de chambellan, à la maison de S. M. le roi Louis XVI. Au lieu de fuir au début de la tourmente, ainsi que la plupart de ses collègues, il demeura fidèle à son poste et mit son épée au service de la cause qui lui semblait légitime. Ce fut là sa seule faute. Déclaré suspect et placé hors de loi, au lendemain de l'emprisonnement de la famille royale au Temple, il eut la chance de pouvoir se cacher sous un faux nom, et de passer inaperçu aux yeux de ceux qui avaient mis sa tête à prix. Nous nous étions réfugiés dans la mansarde d'un vieil hôtel de la rue Saint-Nicaise et nous vivions cachés aux yeux de tous du produit du travail que nous avait procuré un marchand de tabatières et d'éventails : nous peignions des miniatures. Nous avions l'idée que nos bourreaux ne nous rechercheraient plus et nous commencions à revenir de nos terreurs lorsque, avant-hier soir, mon père, qui était sorti au crépuscule pour aller rendre un travail pressé, ne revint pas au logis. Je passai la nuit dans des angoisses mortelles, car je prévoyais le malheur qui me frappe si